



in Art Press, n° 387
Mars 2012



Alain Jouffroy L'Abolition de l'art Impeccables

Il y avait pensé, à l'abolition de l'art. Il avait médité cela, à la suite de quelques autres. Il avait dû étudier, pour oublier tant de choses : Mallarmé, Apollinaire, nous dit-il, ne sont rien pour nous aujourd'hui. Rien après coup, parce qu'il sont morts et surtout parce qu'il ont voulu faire de l'art. Or l'art trop *voulu* s'efface en peu de temps, tombe, perd presque immédiatement la valeur qu'il prétendait avoir. C'est à peu près ce que l'on peut retenir de ce dit Jouffroy ; de ce qu'il lit, précisément, durant ce film : l'abolition de l'art est une condition pour que la pensée soit libre de créer et pour que la création devienne politique – ce qu'elle ne fait que semblant d'être, déplore-t-il. Alain Jouffroy, critique d'art, déclame – en substance – tout ceci. Critique d'art qui voulait voir le monde changer et le changer lui-même, en abolissant l'objet qu'il se donnait aussi à critiquer. « Comme chacun de nous, je dois me préparer à une action qui excède largement le cadre trop étroit de la littérature et de l'art, une action où les idées seront toujours plus agitantes que les choses, où les gestes de la quotidienne seront toujours plus immédiatement saisissables que les œuvres (...) »

La critique, dans ce film étrange, est-elle désabusée ou convaincue de sa vertu ? Après 1968, année de ce film-tract de 15 minutes sur bobine 16 mm, tout est rentré dans l'ordre : le critique a continué son travail, la révolte a disparu, les œuvres d'art sont devenues inabordables au commun des citoyens qui, peut-être, n'en aurait pas eu grand-chose à faire. L'abolition de l'art est une idée intéressante, que la publication de ce livre (qui inclut un dvd du film) permet de ne pas ignorer. Intéressante quoique bien peu à la mode ; et c'est bien ce qui lui assure une confidentielle postérité.

Thérèse Moro